Document generated on 10/12/2024 1:14 a.m.

Liberté

Issenhuth par Hopkins

Yvon Rivard

Volume 53, Number 2 (294), January 2012

Hommage à Jean-Pierre Issenhuth

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65794ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rivard, Y. (2012). Issenhuth par Hopkins. *Liberté*, *53*(2), 23–25.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

YVON RIVARD

ISSENHUTH PAR HOPKINS[1]

Jean-Pierre n'aimait pas parler de lui, il préférait parler des vers de terre en qui il voyait « des frères estimés[2] », ou des êtres qu'il admirait, écrivains ou bûcherons, mystiques ou hommes de science. Son préféré était Hopkins, prêtre anglais du XIXe siècle, qui faisait partie de la famille au point où ses enfants l'appelaient par son surnom, « Skin ». Je vais donc vous parler de Jean-Pierre en vous parlant de Hopkins, que Jean-Pierre a traduit et commenté, et avec lequel il avait tant d'affinités.

Hopkins a écrit des poèmes, des carnets, mais, comme le dit Jean-Pierre, « c'est une activité discrète, surtout pour quelqu'un que le public ne préoccupe pas en premier lieu et qui, au surplus, a tendance à considérer la poésie non comme un "travail d'écriture", mais comme une activité mentale qui aboutit à "une parole transcrite[3]" ».

Quelle est donc cette activité mentale à laquelle Hopkins accordait ni plus ni moins de valeur qu'à toute autre activité, que ce soit enseigner, prendre parti pour les pauvres ou pelleter du fumier ?

Taper sur une enclume, scier une poutre, blanchir un mur à la chaux, conduire un attelage, balayer, récurer, tout rend gloire à

1. Texte lu aux obsèques de Jean-Pierre Issenhuth, à l'église d'Oka, le 14 juin 2011.
2. Jean-Pierre Issenhuth, *Chemins de sable : Carnet 2007-2009*, Montréal, Fides, coll. « Carnets », 2010, p. 158.
3. Jean-Pierre Issenhuth, *Hopkins*, Montréal, Fides, coll. « L'expérience de Dieu », 2003, p. 12.

Dieu pour qui est dans sa grâce et y voit son devoir [...]. Lever les mains pour prier rend gloire à Dieu, mais un homme qui manie une fourche à fumier ou une femme avec un seau d'eau sale Lui rendent gloire aussi[4].

Rendre gloire à Dieu, c'est apprendre à voir dans le monde « les traces de Dieu ». Voici comment Jean-Pierre résume cette activité qui se fait aussi bien par la recherche scientifique, la culture de la terre ou l'écriture :

Entre François d'Assise et Teilhard de Chardin, son confrère, Hopkins est persuadé que ce monde est un message de Dieu. [...] La présence de Dieu dans le monde n'est pourtant pas accessible sans travail. La certitude qu'Il est là résulte d'un effort plutôt que d'un sentiment romantique de fusion. Il faut se lancer dans une quête méthodique et quasi mathématique de Ses traces[5].

Pour voir ces traces dans les êtres et les choses, dans les plantes et les animaux, dans la matière, il faut le regard précis et passionné du chercheur et du contemplateur : « Le lac ressemble à un haricot ou à l'oreille gauche d'un homme[6] », écrit Hopkins, ou encore « Les grêlons sont taillés comme ces diamants que l'on nomme des brillants[7]. » La première trace d'une présence réelle dans le monde, c'est la beauté du monde qui procède de l'harmonie entre toutes les formes d'êtres et de vie, « des formes spécifiques, écrit Jean-Pierre, toutes uniques, [mais] en même temps que marquées par l'universelle analogie[8] ».

La deuxième trace, indissociable de la première, c'est la bonté : « En tout homme et toute femme, écrit Jean-Pierre, la préférence de Hopkins est allée à la bonté[9]. » Jean-Pierre avait la même préférence, lui qui a défini ainsi son propre héritage :

> De mon grand-père paternel le charpentier, mort avant ma naissance, je ne sais que ces mots que mon père m'a dits un jour : « Il était bon. » J'ai hérité de ses deux haches à équarrir, l'une au fer orienté à gauche, l'autre à droite. De lui-même, par personne interposée, je n'ai que le mot « bon ». Deux haches et le mot « bon », et j'ai l'impression d'avoir hérité de tout[10].

4. Hopkins cité par Jean-Pierre Issenhuth, *Hopkins*, p. 24.
5. *Ibid.*, p. 14.
6. *Ibid.*, p. 72.
7. *Ibid.*, p. 58.
8. *Ibid.*, p.14.
9. *Ibid.*, p.16.
10. *Chemins de sable*, p. 136.

Trouver les traces de Dieu dans le monde, à quoi cela sert-il ? À trouver le sens, car s'il y a des traces, ces traces viennent de quelque part et vont quelque part. Ce mouvement, écrit Jean-Pierre, c'est « le mouvement de la nature vers l'ordre surnaturel, le retour au Père, au Christ ou à l'Esprit[11] ». Ce monde en cache un autre, voilà comment on pourrait résumer la pensée de Hopkins ou celle de Jacob Böhme, autre frère estimé de Jean-Pierre :

> Peut-être me situerais-je dans le sillage de Böhme, si j'écrivais : « Quand ce monde disparaît pour quelqu'un, il s'en révèle à lui instantanément un autre, jusque-là sous-jacent, contenu dans le premier, et sans la présence cachée duquel le premier n'aurait jamais eu accès à la manifestation[12]. »

Vivre, mourir, chercher des traces, les trouver, les suivre jusque dans l'inconnu, c'est un peu comme faire un jardin : « Il y faut, écrit Jean-Pierre, simplement du temps et la foi en l'issue heureuse de cette aventure compliquée[13]. »

Les derniers mots de Hopkins ont été « Je suis heureux, si heureux[14] ». Les derniers mots de Jean-Pierre dont je me souviens ont été « il y a toujours beaucoup à voir », sans que je sache s'ils désignaient le terrain vague qui était devant nous ou autre chose.

Encore là, Jean-Pierre marchait dans les traces de Hopkins, dont il fait le portrait suivant : « Il avait quelque ressemblance avec l'apôtre Philippe, le timide, le perspicace, le contemplatif, qui voulait voir et appelait à voir ce qui méritait d'être vu. Comme Nathanaël sous le figuier, il a été appelé à l'action et à l'espérance de contempler, au-delà, le ciel ouvert et l'activité des anges[15]. »

Jean-Pierre nous a appris à voir, il nous laisse tout ce qu'il a appris, tout ce qu'il a reçu, et la manière de disposer de tout héritage : « Ce qui compte m'a été donné gratuitement : la vie, les idées, l'énergie de faire, la faculté d'imaginer, les mots, les canards, les amis, la terre, l'amour. Cela suffit pour que la gratitude efface tout autre sentiment[16]. »

11. *Hopkins*, p. 17.
12. *Chemins de sable*, p. 227.
13. *Ibid.*, p. 255.
14. *Hopkins*, p. 11.
15. *Ibid.*, p. 21.
16. *Chemins de sable*, p. 222.